

## Entretien avec Jean-Marc Fréchette

---

Number 4, Summer 2004

Jean-Marc Fréchette

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2269ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

(2004). Entretien avec Jean-Marc Fréchette. *Contre-jour*, (4), 85–96.

# Entretien avec Jean-Marc Fréchette

Contre-jour — *Avant de commencer cet entretien, nous aimerions vous entendre lire un poème du Psautier des Rois intitulé « Angélu », lequel pourrait nous permettre d'entreprendre une discussion sur quelques-uns des thèmes importants dans votre œuvre.*

Jean-Marc Fréchette :

Au clair pays de Galilée,

Dans le village de Nazareth,  
Qui veut dire *fleur*,

Un ange, Gabriel, le « don de Dieu »,  
Après un long voyage,

Parut sur le seuil  
D'une jeune fille du nom de Marie.

Il la salua avec une grâce d'ailleurs,  
Et lui parla en paroles étranges.

Marie toute surprise  
Demeura d'abord en silence.

Gabriel expliqua.

La jeune fille rougissante  
Dit un *oui* très pur.

Alors, en son sein royal,  
Le Paraclét descendit faire une demeure  
Au Verbe de Dieu.

**CJ** — *Merci beaucoup. La figure de l'Annonciation qu'évoque ce poème occupe une place importante dans vos livres. Était-il aussi présent dans les premiers recueils (Le Retour, l'Altra Riva)? Y a-t-il à cet égard une coupure complète, ou continuité dans l'ensemble de votre œuvre?*

**JMF** — J'ai constaté que ce thème de l'Annonciation avait commencé me frapper il y a très longtemps. Je me souviens d'avoir vu à Venise – à San Rocco plus précisément – deux tableaux merveilleux disposés face à face : une Annonciation du Titien et une Visitation du Tintoret qui m'avaient transporté. Ces deux sujets sont devenus chez moi par la suite essentiels ; ils sont liés dans le récit de saint Luc. C'est un thème qui m'habitait. Je me suis rendu compte par la suite de son importance centrale chez les mystiques. Chez Eckhart par exemple, il image la naissance du Divin dans l'âme, la naissance du Soi.

**CJ** — *Qu'appellez-vous «Soi»?*

**JMF** — Dans la tradition de l'Inde, il s'agit de l'expérience de l'identité avec la Divinité, et non de l'union, comme on le voit chez les mystiques chrétiens qui sont presque tous des mystiques de l'amour. La voie de l'identité est celle de la Connaissance, qui a été très peu explorée dans le catholicisme, excepté chez Eckhart, dans les écrits duquel d'ailleurs revient souvent le thème de la naissance virginale. Je me suis aperçu qu'il s'agit d'une conception tout à fait centrale dans l'Islam. Le récit de l'Annonciation a été repris par ses mystiques pour exprimer le Soi. Dans la vie mystique, il y a généralement une première étape, celle de la dévotion, de l'amour pour Dieu. La dualité demeure. Sur un second versant le chercheur découvre son identité avec la Divinité. « Mon être tout entier appelle Celui dont tout l'être est moi », dit Radhâ. Le « Connais-toi toi-même » des Grecs conduit à la même expérience. Cette notion du Soi se retrouve chez les grands mystiques de l'Islam, qui était au XIII<sup>e</sup> siècle une religion excessivement évoluée.

**CJ** — *Il est étonnant d'ailleurs de trouver des thèmes de l'Islam dans une poésie qui demeure, au fond, d'inspiration très chrétienne depuis le début de votre tétralogie.*

**JMF** — L'Islam est une découverte récente qui ne touche pas mes livres chrétiens. Je suis né catholique comme tout le monde ici ; j'ai connu l'Inde grâce à un ami, Guy Lafond, qui en avait une connaissance profonde. J'ai été deux ans en Inde à l'Ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry, de 1977 à 1979. Lorsque j'ai

quitté l'Inde, très malade, ma vie tenant à un fil, j'ai été ramené peu à peu au Christianisme. L'Inde m'avait remis en contact avec mes origines. Entre temps, en 1971, je suis allé en Grèce pour la première fois avec Guy Lafond, justement, et ça a été un voyage initiatique. Je considère que ma naissance en poésie est grecque, à cause du choc que j'ai ressenti dans ce lieu, une sorte de révélation prolongée pendant deux mois. Un contact très profond s'est établi avec la Grèce. Pendant sept ans, de 1971 à 1977, je lisais surtout les auteurs grecs, la Grèce étant devenue ma patrie spirituelle. Je me souviens d'avoir souhaité à cette époque m'helléniser le plus possible. Mais c'est seulement dernièrement que je me suis rendu compte que la mystique du Soi est celle de Platon. En 1997, j'ai découvert Ramana Maharshi, certes le plus grand représentant de la non-dualité (du Soi) de l'Inde contemporaine. Plus tard, j'ai connu l'enseignement de Mâ Anandamayi, qui synthétise les diverses voies de l'amour, de l'action et de la connaissance.

**CJ** — *Avez-vous été toujours aussi attiré par le mysticisme? Peut-on dire que vos premiers recueils (Le retour, l'altra riva) sont des recueils mystiques?*

**JMF** — Je me souviens qu'un critique avait dit de ces livres que ce n'étaient pas des ouvrages spirituels, bien que dédiés à Sri Aurobindo et à la Mère, parce qu'ils ne parlaient que de la beauté. Mais toute la Grèce ne parle que de beauté! C'est à travers elle qu'un Grec atteint le sommet de la spiritualité! C'est la beauté intérieure que Socrate demande au dieu Pan à la fin du *Phèdre*.

**CJ** — *Peut-on affirmer dans cette perspective que l'annonciation et l'avènement de la beauté – l'avènement du Soi, du poème – s'inscrivent dans un même réseau thématique?*

**JMF** — J'ai commencé à saisir mieux toute l'importance du thème de l'Annonciation lorsque j'ai lu dans les enseignements de Mâ Anandamayi que la Mère divine nous prend dans son sein et nous redonne le souvenir de notre identité divine, que nous possédions avant d'entrer dans le temps. Cette image m'a beaucoup éclairé et rencontré de façon singulière le thème de la réminiscence chez Platon.

CJ — *Quels sont les auteurs québécois, dans la tradition chrétienne, qui ont influencé votre écriture? Comment envisagez-vous, par exemple l'œuvre de Rina Lasnier?*

JMF — Dans la tradition chrétienne? Je dirai d'abord que l'auteur qui m'a ouvert les portes de la poésie, c'est Anne Hébert. Je l'ai lue l'été de mes 17 ans. Je trouvais cette poésie envoûtante. Le vers me semblait absolu : ce ne pouvait pas être autre chose. Ensuite, ce qui m'a le plus frappé ce sont les poèmes de Georges Schehadé. Je me revois à Paris, à la librairie Gallimard, à côté de l'église Saint-Germain-des-Prés, ouvrant un livre de lui et lisant : *Comme ces Madones qui vont à l'abreuvoir / avec les feuilles vertes de la folie*. Ah! Me suis-je dit : quel poète! Ces deux-là, Anne Hébert et Georges Schehadé, ont donc été très importants pour moi. J'étais moins proche de la poésie de Rina Lasnier, quoique ses thèmes m'aient beaucoup influencé par la suite. À cette époque-là, je baignais dans le monde de l'hindouisme. Mais j'ai été souvent la voir, je la considérais comme un grand poète. Guy Lafond, qui connaissait bien son œuvre et l'admirait, m'en a beaucoup parlé, soulignant, entre autres qualités, la fermeté de son vers. Guy Lafond, vous savez, m'a ouvert toutes les portes. Je lui dois tout. La fenêtre de ma chambre d'étudiant de la rue Durocher donnait sur un très beau châtaignier. Sans doute de cette vue ai-je écrit l'un de mes premiers poèmes, où se trouvait l'image d'un arbre renversé. J'ai montré ce poème à Guy Lafond qui m'a dit qu'il s'agissait d'une image archétypale. Sa réflexion m'a encouragé à continuer d'écrire. Récemment, j'ai lu quelque part que l'arbre renversé est une image éminemment platonicienne. C'est curieux! Cela validerait la notion de réminiscence. Les choses se font en dehors de la pensée...

CJ — *Comment envisagez-vous l'évocation des personnages? Est-ce que le fait de mettre en scène sainte Anne ou la Vierge Marie crée selon vous un circuit de réminiscences?*

JMF — Le personnage... Je ne sais trop comment vous répondre. Les personnages sont venus au moment où j'ai commencé à faire la série des livres chrétiens. Avant, il y en avait très peu.

CJ — *En plus des personnages bibliques, vos poèmes contiennent plusieurs personifications. Je pense par exemple aux majuscules ajoutées aux mots «Sagesse», «Été», «Automne»...*

JMF — Oui, comme il y avait beaucoup de noms propres, il a fallu laisser de côté

les majuscules pour les saisons. On voit que dans le développement d'un écrivain, il y a toutes sortes d'étapes à franchir. J'ai commencé à travailler par thèmes lorsque je suis revenu de l'Inde. La nature d'ici redevenait très surprenante. Je me suis d'abord attaché aux saisons. Ensuite j'ai abordé le monde des personnages. Il y avait un travail de recherche à faire sur les différents mythes chrétiens.

CJ — *Existe-il des livres qui vous sont particulièrement utiles dans vos recherches ?*

JMF — Il y a les livres de mystiques visionnaires comme Catherine Emmerich dont Brentano a rapporté les récits. Pour sainte Anne je dois dire qu'il y en a très peu. J'ai lu par exemple les *Évangiles apocryphes*. C'est là que se trouve l'histoire de sainte Anne et de saint Joachim. Ils possédaient de grands troupeaux mais étaient frappés de stérilité. Un jour Joachim apporte des offrandes au grand-prêtre à Jérusalem. Celui-ci refuse ses offrandes parce qu'il n'a pas donné de progéniture à Israël. Alors Joachim s'en va au désert, désespéré, pendant que sa femme l'attend chez elle. Et un ange leur apparaît chacun de leur côté, leur annonçant une naissance miraculeuse.

CJ — *L'Immaculée Conception ?*

JMF — Ce terme désigne autre chose en plus... Mais des naissances miraculeuses de ce genre sont très nombreuses. Ainsi César serait né d'une relation de sa mère avec Apollon. Il y a le cas de Ramakrishna, un grand maître indien. Sa mère a dit avoir eu dans son sommeil un rapport avec Shiva et s'être le lendemain précipitée au temple, épouvantée. Il y a eu beaucoup de naissances miraculeuses ou virginales : c'est un thème mythologique universel.

CJ — *La figure de la mère est présente dans presque toute votre œuvre. Vous évoquez Meera au début, Marie, Anne vers la fin... Que symbolisent ces passages d'une Mère à l'autre ?*

JMF — Je me suis rendu compte que je suis avant tout un disciple de la Shakti, de la Mère. Si on a la Mère, on a tout. La Mère est l'aspect de pouvoir de la Divinité. Les chrétiens ont bien compris son importance. Un jour une femme catholique très mystique m'a dit : « Je m'adresse à la Vierge, c'est plus fort ! » Dans

mon enfance ma dévotion allait surtout à la Vierge. À vingt-quatre ans j'ai fait la connaissance de la Mère, cette dame française qui était liée à Sri Aurobindo et qui était une incarnation de la Shakti. Je ne l'ai jamais vue, mais j'ai été en relation épistolaire avec elle de 1967 à 1973.

CJ — *C'est la première Mère?*

JMF — Oui. La Mère quitta son corps en 1973, et pour moi ce fut un choc terrible. Puis, à Pondichéry, en 1978, j'ai rencontré une jeune fille qui était une incarnation de la Mère, le temps l'a confirmé abondamment. Mère Meera (elle vit maintenant en Allemagne) avait sa personnalité divine propre, mais vers l'âge de douze ans, elle a expérimenté une sorte de passage de la conscience de la Mère (celle de l'Ashram de Pondichéry) en elle.

CJ — *Est-ce qu'il serait erroné d'affirmer que ce passage est ce par quoi se relie dans votre œuvre les différents personnages, voire les différents poèmes?*

JMF — J'ai vu que cela correspond à certaines étapes de mon développement. C'est seulement en 1997 que j'ai commencé à comprendre ce qu'est le Soi, par la lecture de Ramana Maharshi. Je l'avais lu en 1980, je crois, mais n'y comprenais absolument rien. Cela me semblait tellement intellectuel... En réalité ce ne l'est pas du tout. Selon Ramana, il y a une progression dans ces choses-là : il faut être passé en général par la voie de l'action et de l'amour pour parvenir à ce stade qui n'est plus l'union avec la Divinité, mais cette identité dont j'ai parlé. Les *Upanishad* en décrivent l'expérience. On dit que c'est la fin du voyage.

CJ — *Mais une fois parvenu à cette identité dont vous parlez, est-il encore nécessaire d'écrire? Est-ce qu'écrire pour vous favorise cette identité ou l'empêche?*

JMF — Ah! Mais ça, c'est une question que je me pose tous les jours! Je me dis : peut-être devrais-je laisser tout et passer ma journée en méditation, ça irait plus vite et puis on serait bien mieux, ce serait le bonheur total. Mais nous sommes des Occidentaux, et il y a des choses que les Indiens peuvent faire, que nous, nous ne pouvons pas. Puis il y a d'autres raisons. Par exemple ce que les Indiens appellent le prarabdha : chacun arrive sur la terre avec une certaine somme de travail à

accomplir, et vous avez beau avoir certaines expériences merveilleuses, et même la réalisation, votre travail, vous devez le conduire à son terme, une force vous poussera à la faire. Même pour un grand non-dualiste comme Ramana Maharshi, c'est une loi à laquelle on n'échappe pas.

CJ — *Et votre travail à vous, c'est d'écrire.*

JMF — Je me dis, qu'au fond, j'ai développé cela durant tellement d'années qu'il vaut mieux poursuivre.

CJ — *Mais il y a aussi un bonheur d'écrire.*

JMF — Il y a un bonheur aussi, oui. Mais je ne suis pas de ceux qui disent que l'écriture est le sommet. Je trouve qu'il y a des états spirituels de méditation qui sont plus intéressants. D'un autre côté, dès que j'essaie de me limiter à la méditation, très vite je me sens mal, déprimé, j'ai hâte de retourner à mes crayons, à mes livres, etc. Il y a un certain conflit en moi à ce sujet-là. Le mieux dans mon cas semble de faire du travail ma méditation, mon offrande, en gardant la pensée du Seigneur ou de la Mère. Aussi, avec le temps, je me rends compte que ma poésie touche certaines personnes, que c'est un encouragement et qu'il vaut mieux continuer sur ce chemin-là.

CJ — *Quel est le rôle du conflit dans votre œuvre? Robert Marteau écrit que vous faites tout pour éviter que la crucifixion ait eu lieu. On dirait que les conflits sont là comme des faits très secondaires.*

JMF — Peut-être parce que j'essaie surtout à travers le poème d'atteindre l'unité, ce qui, au fond, correspond au Soi, l'état conquis de l'unité.

CJ — *Est-ce que le langage pour vous fait obstacle, comme il advient souvent dans la poésie contemporaine? On sent plutôt chez vous une sorte de bonheur de l'expression, des mots, des noms propres, qui semblent donner accès à une réelle présence.*

JMF — Je pense que, pour les artistes, tout est lié au travail intérieur. Il est difficile, dès lors, d'en parler. C'est le résultat d'une démarche extrêmement longue, mais tout d'un coup, les mots sont pleins plutôt que vides. C'est le fruit



d'une longue élaboration intérieure. Au moment où j'ai rencontré Guy Lafond, il m'a prêté un livre de la Mère où il était dit que l'on pouvait parvenir à l'union avec Dieu. Je me suis dit : «Tiens, ça, ça m'intéresse!» Alors j'ai demandé à Guy Lafond ce qu'il fallait faire pour obtenir l'union, et il m'a répondu qu'il fallait se concentrer à l'intérieur, dans son cœur.

CJ — *Quelle place occupe la peinture dans votre rapport aux figures religieuses?*

JMF — Il faut dire que j'ai vu beaucoup de peinture. J'ai été six ans en France, et de là j'ai voyagé et passé beaucoup de temps dans les musées. Je me suis dit dernièrement que mes livres procédaient pour une large part de toute la peinture que j'avais vue : la grande peinture européenne est en bonne part religieuse, et j'ai pu voir par exemple plusieurs douzaines d'Annonciations seulement en Italie! Mes deux pays initiatiques ont été la Grèce et l'Italie.

CJ — *Les peintres modernes vous intéressent moins.*

JMF — Moins, en effet. Il y en a beaucoup que j'aime, comme Nicolas de Staël; mais je préférerais toujours Piero Della Francesca ou Masaccio.

CJ — *Parallèlement à cette ouverture de l'âme qui vous permet d'accueillir la beauté, vous évoquiez aussi un certain métier. Les poèmes de La porte dorée paraissent par exemple plus épurés que ceux du Retour. Y a-t-il là un désir de réduire la parole à l'essentiel?*

JMF — Je pense que je suis plutôt un intuitif... Le poème peut venir ou ne pas venir, c'est toujours une sorte de miracle. Mais en général, si je travaille par exemple un personnage comme sainte Anne, quelque chose finit par survenir, un résultat apparaît au bout de cette recherche. Mais il faut dire qu'il y a des personnages qui vous habitent. Je me rappelle qu'à Pondichéry, j'avais identifié une dame américaine et sainte Anne. Sans doute avais-je été marqué dans mon enfance par sainte Anne. J'ai su dernièrement que mon grand-père était un miraculé de Sainte-Anne-de-Beaupré. Et sainte Anne, n'est-elle pas la patronne du Québec? Sainte Anne, surtout, représente la Grande Mère, la Grande Déesse vénérée dans toutes les civilisations anciennes. Léonard de Vinci a saisi cet aspect

dans sa *Sainte-Anne* du Louvre, d'une si grande douceur. D'ailleurs il a gardé ce tableau avec lui jusqu'à sa mort. « Grec », vous savez, provient de *graikos* – « adorateur de la Déesse grise », ou de la « vieille Femme ». Les Grecs étaient sous l'égide de la Grande Mère. À Patmos, par exemple, la chapelle située sur le lieu où saint Jean aurait reçu la révélation de l'Apocalypse est précédée d'une autre, dédiée à sainte Anne.

CJ — *Est-ce que pour vous le travail de lecture est une façon d'alimenter la mémoire autour des expériences dont vous avez parlé ?*

JMF — Une fois que ces expériences-là ont eu lieu tout est possible. Après cela on peut sentir les formes, que ce soit Jésus, ou Marie, ou Shiva ... Le Nom, pour les Hindous, c'est l'être même. C'est dit dans le *Notre Père* : « Que ton Nom soit sanctifié... »

CJ — *Sans doute le langage dans sa répétition est-il une façon de nommer, d'invoquer...*

JMF — Je suis sûr que les mots ont un pouvoir, une force. Que l'on évoque Shiva, ou le Christ, ou un autre, c'est par cet appel que s'établit le contact avec l'être intérieur. Et c'est là pour moi la dimension la plus importante de la poésie : d'établir ce contact. Cette expérience est au-delà du bien et du mal, de toute dualité, comme on le voit chez Nietzsche.

CJ — *Pour vous la poésie serait donc secondaire par rapport à ces expériences ?*

JMF — Mais oui, c'est secondaire. Ce n'est qu'un moyen. J'ai lu l'autre jour dans les *Carnets* de Simone Weil que selon elle, les grands artistes considèrent toujours l'art comme un moyen, et non comme une fin. Toutefois, je suis davantage convaincu aujourd'hui qu'un livre a son existence propre, qu'il va, se promène, interpelle certains, qu'il a une sorte d'être.

CJ — *Comment expliquez-vous votre conversion au christianisme en 1987, date qui marque une étape importante dans votre parcours poétique ?*

JMF — En Inde, j'ai été très malade, j'ai fait une hépatite. Une fois, dans un état

de grande faiblesse où peuvent nous venir des hallucinations, je me souviens d'avoir vu la figure du Christ et le Golgotha avec les trois croix. Ensuite j'ai été encore plus mal. Ce n'était pas pour rien que j'avais vu le Golgotha. Quand je suis revenu ici, comme un fantôme – en principe je devais être mort – le premier livre que je me suis procuré, c'est significatif, fut l'admirable livre du Père Regamey, *Les plus beaux textes sur la Vierge Marie*.

CJ — *Et dans votre nouveau livre, c'est un tout autre personnage qui apparaît.*

JMF — J'essaie de faire une sorte de synthèse : Grèce, christianisme, Perse, Inde, etc. J'invente un personnage, qui aurait vécu à Athènes, au II<sup>e</sup> siècle à peu près, lorsque la Grèce était encore intacte. Il aurait donc pu voyager, aller à Rome, à Alexandrie, comme les gens cultivés de l'époque. Et il aurait même pu rencontrer un sâdhu quelconque, qui lui aurait parlé de l'Inde... J'ai imaginé que le personnage était converti, que sa famille s'était tournée vers le christianisme, ce qui me permet de rejoindre aussi la tradition hébraïque.

CJ — *Vous choisissez toujours dans vos poèmes un moment où ces symboles sont pris sur le vif. Joseph, par exemple, est saisi lorsqu'il rabote, on sent presque les copeaux tomber de l'établi. Est-ce un choix conscient ?*

JMF — Je ne peux pas dire que je passe des heures à imaginer comment peut être tel personnage, à l'instar de certains romanciers. Mais à force de lire sur cette figure, peu à peu le personnage vient, se présente, on finit par le voir.

CJ — *Le personnage s'incarne ?*

JMF — Oui, saint Joseph, Marie, sainte Anne, Joachim, Zacharie, Élisabeth, Jésus qui n'est que lumière ...

CJ — *Mais il est peut-être très conséquent que vous rejouiez la scène de l'incarnation dans la création de vos personnages.*

JMF — Je me souviens qu'enfant, j'imaginai que j'étais à telle époque, le XVII<sup>e</sup> ou le XVIII<sup>e</sup> siècle ; je me promenais au gré de la rêverie dans ces autres temps, et

surtout dans des mondes religieux. Je me souviens que j'embêtais mon père le dimanche pour aller voir les églises de la région : plus elles étaient anciennes, plus je les aimais. C'est comme si on reconnaissait des choses, à l'instar de ce qui se produit dans la réminiscence platonicienne. Pourquoi un enfant de sept ou huit ans s'intéresse-t-il autant à l'art ancien ?

CJ — *Est-ce que vous aimiez les vitraux ?*

JMF — Oui, beaucoup. Jean-Pierre Lemaire, un poète français, m'a écrit quelque chose à ce sujet : que j'ai retrouvé le bleu des vitraux de Chartres. Je l'ai remercié !

CJ — *Vous avez évoqué à quelques reprises vos voyages en Europe et en Inde depuis le début de cet entretien. Avez-vous déjà effectué des pèlerinages ou suivi les traces d'écrivains lors de vos voyages ?*

JMF — J'ai connu à Duino le Prince Raymond de la Tour et Taxis, le petit-fils de la Princesse Marie de la Tour et Taxis, l'amie de Rilke. En 1971 j'étais à Venise et je lisais la correspondance de Rilke avec la Princesse Marie. En quête de souvenirs de Rilke, je décidai d'aller à Duino qui est situé près de Trieste. Je sonnai au château et demandai s'il n'y avait un Musée Rilke. On m'a répondu que non, mais j'ai insisté un peu, et l'on m'a dit : « Écrivez un mot au Prince Raymond de la Tour et Taxis, peut-être vous recevra-t-il ». C'est ainsi que j'ai fait la connaissance du Prince Raymond qui m'a beaucoup parlé de Rilke et de sa grand-mère, m'a montré la vue de la terrasse donnant sur l'Adriatique où le poète reçut les premiers vers de la première élégie. Duino, en plus de sa beauté, de son mystère, de ses jardins admirables sur la falaise, est un lieu magnétique, chargé de force. J'y ai connu une expérience spirituelle inoubliable : l'ouverture du lotus dans le cœur, par la grâce de la Mère et de Sri Aurobindo et après quatre années de concentration. Une amitié s'est créée avec le Prince que je revoyais à Paris. Plus tard, j'ai beaucoup voyagé avec lui. En 1982, il a rencontré Mère Meera qu'il a tout de suite affectionnée. En 1985, à un moment où j'étais à Duino, il l'invita avec Adilakshmi. Un jour il nous proposa d'aller visiter Aquilée, une ville très ancienne de la Vénétie, et mit une voiture à notre disposition. Après avoir visité la Basilique romane du XII<sup>e</sup> siècle, admiré un pavement du IV<sup>e</sup> siècle, à un moment nous fûmes à l'arrière d'une chapelle obscure où palpitait des bougies et où plusieurs personnes priaient. Mère Meera était vis-à-vis moi, à quelques pas. Soudainement, venant de l'avant, du Tabernacle, je sentis

une présence merveilleuse se diriger vers moi, m'enveloppant de sa douceur. Et je sus sans équivoque que c'était le Christ. J'en parlai plus tard à Mère qui confirma mon expérience. Elle évoqua l'ambiance de rêve nocturne de cette chapelle, et dit que quelques personnes pleuraient. Elle avait vu cela... Donc je peux dire que c'est par Mère Meera que le Christ est venu à moi. Je connais plusieurs exemples d'Occidentaux que des Maîtres indiens ont ramené au christianisme. Les années qui ont suivi furent extraordinairement heureuses. Dans cette nouvelle relation avec le Christ je profitais de toutes les ouvertures intérieures que mes Maîtres indiens m'avaient apportées. Je goûtais un grand bonheur dans le banquet eucharistique. Chaque jour, la messe en fin d'après-midi était un rendez-vous amoureux, et continue de l'être. En 1989, je fis un voyage en Israël. Là tout se passa très mal. Ça a été un effondrement complet, apparemment inexplicable. Des voyageurs français du XIX<sup>e</sup> siècle – Flaubert, Loti – ont connu la même désolation en Palestine. Je pense aujourd'hui que ces lieux représentent le nœud même du problème de l'Occident : la dualité, si ancrée dans le judéo-christianisme. Le monde est vidé de Dieu, une terrible séparation s'est établie entre le sacré et le profane. Les Grecs, adorateurs de la Grande Mère, ne connaissaient pas cette division. Dans les années qui ont suivi, j'ai connu une terrible descente aux enfers. Mais de cette descente a surgi la révélation de la spiritualité du Soi par la lecture de *L'enseignement de Ramana Maharshi*.

CJ — *En terminant, que pensez-vous de la poésie contemporaine, quels sont les jeunes auteurs d'Europe ou d'Amérique que vous appréciez ?*

JMF — Parmi les jeunes poètes d'ici que j'aime il y a Yves Gosselin et José Acquelin. En France, la lignée des grands poètes se termine avec Yves Bonnefoy et Robert Marteau. Il y a d'autres œuvres, en cours, qui me rejoignent et m'importent.

CJ — *Merci.*